

Donner corps aux statistiques

Julie-Michèle Morin

Number 162 (1), 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, J.-M. (2017). Donner corps aux statistiques. *Jeu*, (162), 72–75.

DONNER CORPS AUX STATISTIQUES

Julie-Michèle Morin

Fondé en 2002 par Stefan Kaegi, Helgard Haug et Daniel Wetzel, le collectif berlinois Rimini Protokoll crée des spectacles offrant une perspective alternative sur le réel à travers une pratique documentaire qui mise sur la collaboration avec des « experts du réel ». Dans *Mnemopark*, (FTA 2007), cinq retraités suisses partageaient avec le public leur passion pour le modélisme. Daniel Wetzel nous parle ici de *100 % City*, qui dresse le portrait de la ville accueillant le spectacle à partir de ses statistiques. Donné dans plusieurs villes du monde, ce spectacle participatif connaîtra une version montréalaise en mai prochain au FTA.

LA DIMENSION HUMAINE DES STATISTIQUES : PROCESSUS DE SÉLECTION DES PARTICIPANTS

Qu'est-ce qui vous intéressait dans l'idée de dresser le portrait d'un territoire avec les citoyens qui l'habitent ?

DANIEL WETZEL – Par le passé, nous avons créé plusieurs spectacles basés sur l'expertise individuelle et la notion de biographie. Nombre d'entre eux étaient sous-tendus par une question : comment peut-on faire du théâtre avec des gens qui sont des experts du réel, pas des amateurs ni des figurants, mais bien des gens qui ont une connaissance personnelle d'une expérience particulière ? Avec *100 % City*, nous avons cherché à repousser les limites du soi en tant qu'individu en tentant de « performer » l'individuel comme une partie intégrante d'une entité plus large, en l'occurrence la ville. C'était le point focal de notre recherche,

et cette interrogation en convoquait une deuxième : comment la ville peut-elle se retrouver sur le plateau ? Le déclencheur a été le 100^e anniversaire du théâtre berlinois dans lequel nous étions installés. À ce moment, le point de départ était le nombre 100. Au début, nous voulions 100 personnes sur scène, âgées de 1 à 100 ans. Puis, une autre question a alors surgi : qu'est-ce que ces 100 personnes ont en commun ? Nous nous sommes mis à réfléchir à une structure à laquelle nous pourrions nous référer, un mécanisme pouvant déterminer qui devait être sur la scène sans que nous intervenions dans le processus de sélection. Nous avons contacté l'office des statistiques et leur avons demandé s'ils pouvaient nous fournir une grille pour nous guider dans le choix des participants. Le second facteur déterminant était que nous voulions que les participants se connaissent, du moins qu'une partie d'entre eux soient familiers les uns avec les autres. Ainsi, nous avons articulé le mécanisme de sélection autour d'une chaîne de réaction : nous choisissons une personne qui, elle, sélectionne la personne suivante. Chacun des participants doit répondre aux critères de la grille que nous développons en étroite collaboration avec les statisticiens de la ville. Nous avons plusieurs critères, tels que le groupe d'âge, le sexe, le quartier de résidence, la structure familiale et la nationalité. Nous savons que, pour une approche véritablement scientifique, notre bassin de participants devrait être plus large, mais l'idée de départ était de représenter la ville sur scène, et nous croyons que ces 100 personnes réussissent à exprimer le mode de réflexion, les pensées et le rythme d'une ville dans sa multitude.

Sur quel genre de documents et de statistiques vous appuyez-vous pour réaliser un portrait rigoureux des citoyens d'une ville ?

D. W. – Un statisticien nous assiste dans chacune des villes où le spectacle a lieu afin d'établir une grille de sélection propre à chaque territoire, car d'une ville à l'autre les critères se modulent. Nous nous retrouvons toujours avec 500 cases à remplir, chaque participant en remplissant cinq à lui seul.



100 % City de Rimini Protokoll sera présenté au FTA 2017. © David Baltzer

Ces cases se combent progressivement à mesure que le processus de sélection avance. Disons que la première personne que nous choisissons est une femme dans la mi-trentaine qui vit dans un quartier donné, qui est de nationalité canadienne et habite avec son partenaire et deux enfants. Ces cinq informations nous permettent de remplir cinq cases. Si cette personne choisit de venir avec son fils, celui-ci vient alors de remplir cinq autres cases. De manière implicite, il y a aussi des critères sous-jacents qui guident notre sélection afin de nous assurer que le portrait de la ville soit cohérent. Avec l'aide des participants déjà sélectionnés, nous essayons de cibler des personnes qui n'auraient pas spontanément participé à une performance, un pompier ou un dentiste, par exemple. C'est un processus qui dure autour de trois mois et demi. Nous surveillons le processus à distance pour ensuite procéder à une série d'entrevues avec tous les participants. Il s'agit de découvrir qui ils sont, mais surtout les questions qu'ils aimeraient eux-mêmes adresser à leur ville. C'est un générateur de discours, un mode de communication qui s'autodétermine d'une ville à l'autre. C'est le moment où l'on

cartographie le territoire et où on découvre son visage, son identité et, bien sûr, ses interrogations.

UNE VILLE COMME UNE ÉQUATION DU VIVANT : THÉMATIQUES ET IDENTITÉS LOCALES

À quelle partition les spécialistes font-ils face lorsqu'ils entament les répétitions? Quelles sont les étapes et les modalités de ces répétitions dans chaque ville?

D. W. – Travailler avec 100 personnes simultanément et de groupes d'âges variés, allant parfois de 2 à 85 ans, nous oblige à économiser l'énergie de tout un chacun. Il y a 4 répétitions, au total nous consacrons 20 heures au montage du spectacle avant que le public arrive. Nous utilisons un système de visualisation permettant aux participants de lire les informations liées à ce qui est en train de se produire et à ce qui se déroulera ensuite. D'une certaine manière, ils sont dépendants de ce système de projection, mais, grâce à celui-ci, ils n'ont pas besoin de mémoriser quoi que ce soit: ils réagissent. La performance est organisée autour d'un protocole et d'une

série de règles avec lesquelles nous jouons plutôt qu'autour d'un texte. Il n'y a pas de narration au sens dramatique, mais un canevas qui est régi par des questions, des réponses et des incitations à se déplacer.

Y a-t-il des thématiques récurrentes qui forment une identité locale? Quels sont les éléments qui semblent diviser ou rassembler une ville?

D. W. – Ce spectacle n'offre pas littéralement un espace de confrontation ou de divergences. La plupart des questions tournent plus autour de l'expérience que de l'opinion (Qui a déjà vécu ça? Qui est propriétaire de son lieu de résidence? Qui ne l'est pas? Qui a peur des conditions de vie du futur? Qui a de l'argent à investir, et qui a des dettes?). Ce panorama esquisse le portrait d'une ville en choisissant de rejeter l'abstraction des statistiques pour mieux les incarner à travers le visage de la population et l'expérience des citoyens. Cela permet de suivre de près la trajectoire d'une personne et de se rendre compte qu'une vie n'est pas fragmentée, mais bien complète et complexe. On peut s'apercevoir que la confiance en soi, la santé et le bonheur ne sont pas liés à l'argent et à la propriété. Je dirais que



l'économie, la confession religieuse, la sexualité et la tolérance divisent les gens. Cela dépend de la ville dans laquelle nous présentons le spectacle. Celui-ci permet la rencontre entre des groupes sociaux qui ne se sont jamais côtoyés, et ce processus est le point de départ d'une forme d'acceptation, du moins de dialogue.

Quel genre de relation souhaitez-vous développer avec le public en proposant un spectacle à la fois interactif et autoreprésentatif d'une ville ?

D. W. – L'expression « tableau vivant » décrit bien notre démarche. Ici, c'est la population d'une ville qui agit à titre de tableau, et la

question du vivant s'incarne dans l'échange. Beaucoup de choses sont dites par les citoyens, des paroles sont partagées et se relaient, mais ce qui rassemble ces 100 personnes réside souvent dans des idées très simples, telle que la mortalité: le fait que nous allons tous mourir nous lie. Nous n'avons pas d'intention clairement définie, mais il est certain qu'un Montréalais ne vivra pas le spectacle de la même façon qu'un visiteur de passage. En effet, un résident entame une réflexion autour de l'individu dans sa société, il réfléchit à ce qu'il représente dans l'équation d'une ville.

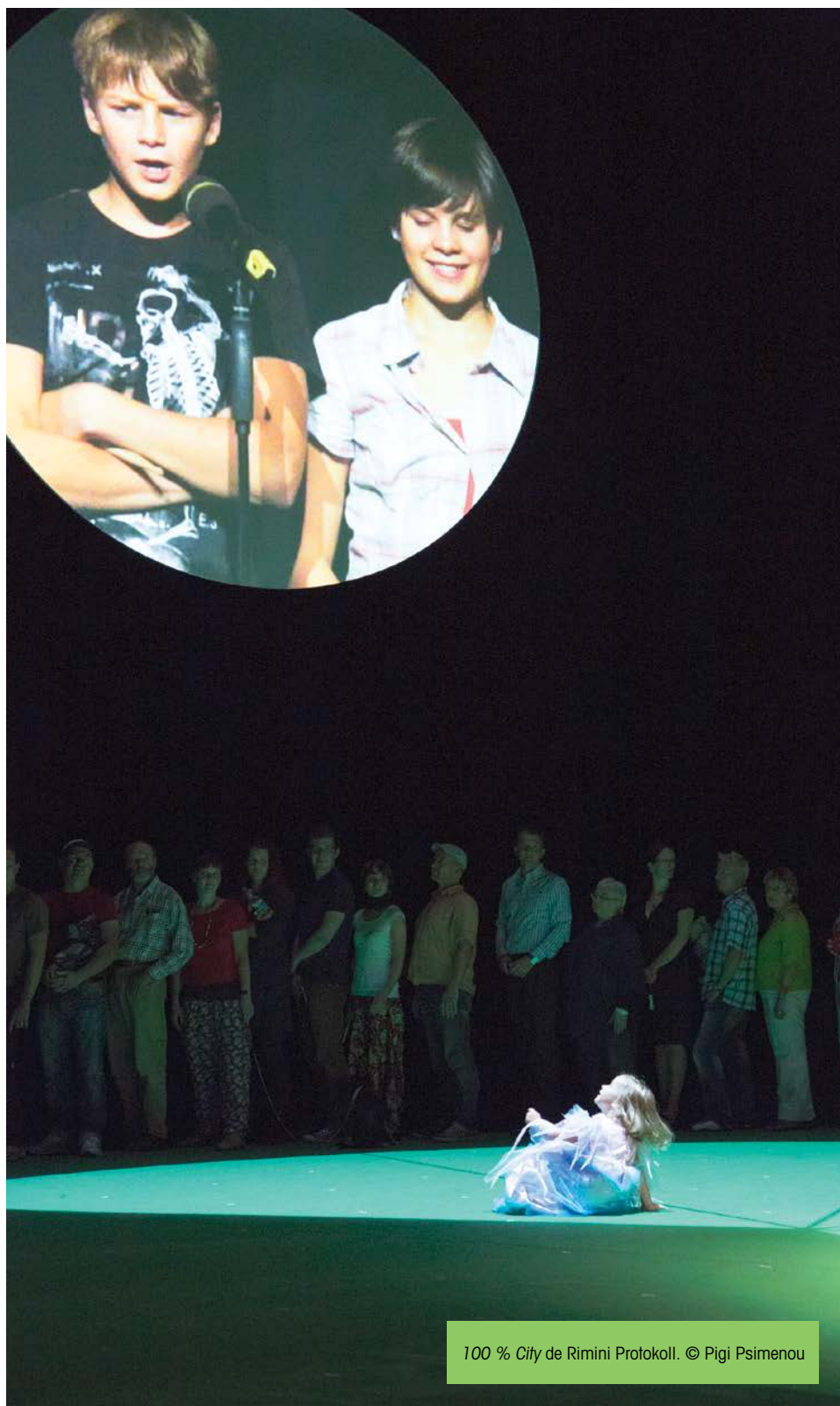
Avez-vous déjà des appréhensions quant au montage du spectacle à Montréal ? Des statistiques qui vous révèlent de possibles dynamiques ?

D. W. – Pour l'instant, j'ai tout simplement hâte de découvrir qui seront les participants et de discuter avec eux. Je suis curieux de voir comment la ville se représente par elle-même. C'est assurément cette image qui m'intéresse plutôt que le discours d'une génération d'historiens, de politiciens ou d'images véhiculées par les médias sur une ville. ●



100 % City de Rimini Protokoll. © Sandra Then

Julie-Michèle Morin est candidate à la maîtrise en théâtre à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM. Ses recherches portent sur les dispositifs technologiques en arts vivants.



100 % City de Rimini Protokoll. © Pigi Psimenou